

JOH. JAC. WALDSCHMIDT, MED. DOCT. ARCHIA-  
tri Hass. & in Academia Marpurg. Med. Prof. Prim. Phys.  
ordinar. Opera Medico practica, &c. Omnia ad mentem  
Cartesii. Editio nova, prioribus auctior & emendatior. Fran-  
cofurti ad Moenum. Sumptibus Friderici Knochii. 1707.  
C'est-à-dire : *Les Oeuvres de Medecine pratique de Jean Jac-  
ques Waldschmidt. Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.*  
Aux frais de Frederic Knochius. 1707. in 12. pagg. 1084.

Les Oeuvres de M. Waldschmidt, sont, Premierement, des Institutions de Medecine, comprises en cinq Livres : le premier est de la Physiologie : le second, de la Pathologie : le troisième, de la Semiotique : le quatrième, de l'Ygiene : le cinquième, de la Therapeutique. Secondelement, une Pratique de Medecine enseignée par divers exemples. Troisièmement, des Remarques particulières concernant la Pratique de la Medecine. Quatrièmement, des Notes sur la Chirurgie Pratique de Barbette. Cinquièmement, des Notes sur les Cas de Timée de Guldenkle. Sixièmement, des disputes sur divers sujets de Medecine. Septièmement, dix Lettres sur divers points de Medecine & de Philosophie. Ces deux derniers articles, qui sont annoncés dans le Titre, ne se trouvent néanmoins pas ici.

Pour ce qui est des Institutions de Medecine, l'Auteur dans le premier article, qui est de la Physiologie, traite d'abord de l'origine, de l'objet, & de la fin de la Medecine. Cette Science, dit-il, tire son origine de Dieu même, qui a établi divers moyens pour guérir les maladies. Quelques-uns de ces moyens ont été trouvés par hazard ; quelques autres se sont découverts par le raisonnement ; & la connaissance de quelques autres est due aux expériences qu'on a tentées. C'est ce qui est cause qu'on dit

dit que la Medecine doit son accroissement au hazard, à la raison, & à l'experience.

Dans les premiers siecles du monde, dit notre Auteur, la Medecine ne rouloit que sur la diette & sur la Chirurgie, parce qu'alors les maladies internes ne s'étoient point encore fait connoître; les alimens dont les hommes vivoient étant trop simples pour pouvoir alterer la santé: mais dans la suite, par le concours de plusieurs causes, dont les unes sont venuës de la terre, les autres des astres, & les autres de l'intemperance, le monde s'est trouvé inondé de maladies. Alors il a fallu chercher des remedes, pour corriger les désordres interieurs du corps humain; & on a joint à la Chirurgie un autre Art, qui est celuy qu'on nomme proprement Medecine. Les Egyptiens furent les premiers qui s'appliquèrent à découvrir cet Art saluaire, & Hermés Trismegiste y donna ses soins. Ensuite cette étude passa aux Grecs, des Grecs aux Romains, & des Romains à tous les autres Peuples, qui se virent bien-tôt partagez en diverses sectes, soit pour la maniere d'expliquer les maladies, soit pour la maniere de les traiter. La premiere secte, comme on scait, fut celle des Empiriques, laquelle commença chez les Egyptiens, & s'est perpetuée jusqu'à present, au grand dommage des autres Peuples, dit M. Waldschmidt, n'y ayant presque pas de coin de terre qui ne nourrisse quelque empirique, c'est-à-dire, quelqu'un de ces gens, qui sans connoître les maladies, prétendent scâvoir les guerir. La seconde secte, comme on scait encore, fut la secte dogmatique ou rationnelle, dont Hippocrate & Galien doivent être regardez comme les principaux chefs, puisque c'est eux qui ont travaillé des premiers à reduire la Medecine en règles & en preceptes. Mais notre Auteur remarque, que comme Galien avoit la tête remplie d'une Philosophie fausse & imaginaire, les peines qu'il se donna pour reduire la Medecine en Art, n'eurent d'autre effet que de faire beaucoup de tort à la Medecine. La troisième secte fut la methodique, qui le voulant prendre trop haut, tomba bien-tôt. La quatrième, est celle qu'on appelle Spagyrique, Chymique, Hermetique, dont les disciples prennent le nom d'Adeptes, d'Enfans de l'Art, & d'Alchymistes, au rang desquels on

compte les disciples de Van-Helmont , de Tachenius , & tous ceux qui ne reconnoissent point d'autre Philosophie que celle du feu. La cinquième est la secte dogmatique & chymique , laquelle tient des principes des Dogmatiques & des principes des Chymistes ; d'où on l'a appellée en Latin *Dogmatico-Hermética*. La sixième , est la secte Dogmatique & Mechanique , laquelle doit son progrès à Descartes , à Gassendi , & à quelques autres Modernes. L'Auteur dit icy que la Philosophie de ces grands Hommes n'eut pas plutôt commencé à paroître; que ce fut comme un nouvel Astre qui apporta de nouvelles lumières aux Medecins , & de nouvelles esperances aux Malades. C'est cette Philosophie , dit-il , qui a appris à expliquer les effets des maladies par leurs veritables causes , à exposer au jour ce qu'il y a de plus obscur , à expliquer l'économie animale par le mouvement & la figure des parties , à n'admettre pour vray que ce que l'on conçoit clairement & distinctement par les principes mechaniques ; & enfin à rendre des raisons claires & sensibles de la vertu & de l'action des remedes. Ce que notre Auteur dit icy en passant , il essaye de le prouver au long dans la suite de sa Physiologie , & dans la cinquième partie de ses Institutions , en traitant de la Therapeutique , c'est-à-dire , de la maniere de guerir les maladies. M. Waldschmidt examine icy , si la Medecine est un Art ou une Science , après quoy il vient à l'objet de la Medecine. L'objet de la Medecine , dit-il , c'est la *statue humaine vivante* , dont la vie & la santé consistent dans la structure merveilleuse de toutes ses parties. Il compare icy cette structure à celle d'une horloge , & il s'étonne que certains Philosophes ne veuillent pas souffrir , que l'on compare le corps de l'homme à une machine automate , sous prétexte qu'une horloge est une machine inanimée , au lieu que le corps de l'homme est animé. Il répond , qu'encore que le corps humain soit animé , les fonctions de ce corps ne se font que par des moyens materiels ; scavoir , le mouvement , la figure , &c. Il y a dans l'homme , dit-il , deux sortes de principes ; l'un , une substance qui pense ; & l'autre , une substance étendue. La vie & l'action de la substance qui pense , consiste dans la pensée ; mais la vie & l'action de la substance étendue , consiste dans l'étendue mê-

me ; c'est-à-dire, dans l'étendue modifiée d'une certaine façon, en sorte que de cette étendue ainsi modifiée dépend la distribution du suc nourricier, & toutes les operations qui conviennent au corps vivant. M. Walsdchmidt fait là-dessus les réflexions que les Cartesiens ont coutume de faire ; puis il considère quelle est la fin de la Médecine, & fait ensuite la division ordinaire de cette Science, en cinq Parties, qui sont la Physiologie, la Pathologie, la Semiotique, l'Hygiène, & la Thérapeutique ; quoy qu'à la vérité, comme il l'avoüe lui-même, on puisse, avec Etmuller, rapporter une partie de la Semiotique à la Pathologie, & l'autre à la Thérapeutique. L'Auteur donne ici les définitions de toutes ces parties de la Médecine ; puis il traite des Éléments, où il expose la Doctrine de Descartes sur cette matière, comme la seule qui soit vraie : il rejette les Éléments d'Aristote ; il n'approuve pas plus ceux des Chymistes : mais il ne peut souffrir l'opinion de Van-Helmont, qui n'admet que l'eau pour tout élément.

Ceux qui disent que les acides & les alcalis sont les principes actifs de tous les corps, & qui prétendent expliquer par là les causes des maladies, luy paroissent fort éloignez de la vérité. Premièrement, dit-il, ces sels ne se rencontrent pas dans toutes les fermentations : & en second lieu, si on les examine bien, on verra que ce ne sont que des parties du troisième élément, différentes seulement des autres par leur figure, mais tenant comme les autres tout leur mouvement de la matière subtile : les sels acides passent pour de petits corps longs, faits comme des espèces de couteaux : les alcalis, sont de petits corps moins aigus, mais fort poreux, en sorte que quand, à la faveur de quelque fluide qui les porte, ils viennent à rencontrer les acides ; alors les acides entrant dans les pores des alcalis, font cette fermentation qu'on remarque dans le mélange de ces deux sortes de sels. Mais l'Auteur observe, après plusieurs autres Modernes, que cela ne prouve point que toutes les fois qu'il se fait une effervescence, cette effervescence soit l'effet des acides & des alcalis, puis qu'on voit le contraire dans la chaleur, qui s'excite par le moyen de la chaux vive & de l'eau mêlée ensemble.

M. Waldschmidt, pour donner une notion générale des acides & des alcalis, dit qu'il y en a de fixes & de volatils, de manifestes & de cachés. Que, par exemple, dans l'or, il y a, selon Etmuller, un acide fixe, & qu'il y en a un volatil dans le bois de chêne, & dans notre estomach. Que dans le vinaigre il y a un acide manifeste, & que dans le sucre il y en a un caché. Que dans le sel d'absynthe, c'est un alcali fixe; & que dans la corne de cerf, c'est un alcali volatil. Que dans le sel de tartre, l'alcali est sensible; & que dans les yeux d'écrevisses, c'est un alcali caché & enveloppé. Il n'oublie pas de remarquer que ces sels sont tellement mêlez ensemble, qu'il est bien difficile de trouver l'un sans l'autre, si ce n'est peut-être dans l'esprit de sel ammoniac, où l'alcali se trouve plus pur. Le mélange différent de ces sortes de sels, donne au sang différentes qualitez, & ce mélange a été connu à Hippocrate, qui dit que dans notre sang, il y a des particules acides; qu'il y en a d'amères, de salées, &c.

L'Auteur, après ces préliminaires, examine ce que c'est que le chyle & le sang. Il commence par expliquer, selon les principes de M. Descartes, le sentiment de la faim, qui oblige l'homme à chercher des alimens; puis il examine ce qui se passe dans la bouche & dans l'estomach, par le moyen de la salive & des alimens mêlez ensemble: ensuite il recherche la cause de la digestion; c'est-à-dire, du changement de la nourriture en chyle. La principale cause, selon lui, est la matière subtile. Il admet les levains, pour expliquer cette digestion, & il ne croit pas qu'elle se fasse par le seul broyement des alimens. Après avoir expliqué comment se fait le chyle, il examine le sang, & la circulation qui s'en fait par tout le corps. Il croit, avec M. Descartes, que dans le ventricule du cœur, il y a un ferment particulier, qui obligeant le sang à se rarefier, l'oblige à sortir du cœur avec violence, & à se répandre ainsi dans toutes les parties du corps, où il se purifie par differens ciblés qu'il y trouve. Les poumons, par exemple, le dégagent de ses parties fuligineuses; les reins le purgent de ce qu'il contient de lixivieux; les glandes subcutanées luy ôtent ses particules salines; le foie, les particules huileuses; la rate, les particules acides.

Mais

Mais comment se fait cette séparation ? L'Auteur prétend, avec plusieurs Philosophes, que c'est la différente configuration des pores qui fait tout en cette occasion : c'est-à-dire, que selon que les pores sont figurez, ils donnent ou refusent l'entrée aux particules qui se présentent : de cette manière les reins filtrent l'urine, parce que les reins sont un crible dont les ouvertures sont de la même figure que les particules de l'urine ; le foie filtre la bile par la même raison, & ainsi des autres viscères.

M. Waldschmidt demande icy d'où vient la couleur rouge du sang ? Il répond que cette couleur vient du sel & du souphre, & il le prouve en ce que le sang n'est jamais plus incarnat, que lors qu'il participe plus du sel & du souphre : il ajoute, que si on fait bouillir du lait avec du sel volatil de tartre, le lait devient rouge. L'Auteur dans tout ce qu'il dit du sang, n'a recours ni à la chaleur innée, ni à l'humide radical : il dit pour raison, que c'est qu'il ne croit point que cette chaleur innée & cet humide radical soient quelque chose de réel.

M. Waldschmidt examine icy ce que c'est que les esprits ; il prétend que les esprits ne sont que la partie la plus subtile du sang : il distingue les esprits en animaux, & en vitaux ; les esprits vitaux sont moins subtils ; ils servent à entretenir la vie & la chaleur : les esprits animaux sont plus fins, & ils servent, selon luy, aux mouvements & aux sensations. L'Auteur à ce sujet parle des cinq sens, & il explique ce que c'est ; puis il vient à la division générale des parties, en solides & en fluides, en similaires & en organiques, &c. Après quoi il parle des tempérances, & de la manière dont le corps se nourrit & prend son accroissement. Il finit par là sa Physiologie.

La Pathologie vient ensuite ; il y expose les causes & les différences des maladies, & leurs symptômes : à l'occasion des causes, il parle des qualitez de l'air & des alimens, du bien & du mal que peuvent faire le sommeil & la veille, l'exercice & le repos, les passions de l'âme, &c. Il parle de la Plethora, il parle des vices du sang, & de tout ce qui appartient à la Pathologie.

À la Pathologie succède la Semiotique, où l'Auteur expose en abrégé les signes des maladies, puis il vient à l'Hygiène, où il enseigne en peu de mots ce qu'il faut faire pour la conservation.

de la santé ; & il finit son Institution par la Therapeutique , où il donne les premières notions qu'on doit avoir sur l'art de guérir les maladies ; il y explique même jusqu'au nom des drogues , & aux doses des medicaments. On y voit ce que c'est que le grain , la dragme , le scrupule , &c. Il y explique les marques dont les Medecins se servent dans leurs ordonnances , &c. Il définit ce que c'est que les différentes formules des medicaments ; ce qu'il faut entendre , par exemple , par électuaire , par élixir , par épithème , par fecule , par trochisques , par teintures , &c. Il définit encore les operations de Pharmacie : ce que c'est , par exemple , que *amalgamer* , *cohober* , *sublimer* , &c. Il rapporte les noms des instrumens & des fourneaux nécessaires pour les operations de Pharmacie ; en sorte que ce Traité peut être fort utile à ceux qui se destinent à l'étude de la Medecine ; ils y prendront les premières teintures de cet Art , & pourront ensuite avec plus de facilité entendre les Auteurs qui en traitent à fond.

Après les Institutions de M. Waldschmidt , on trouve icy ses Notes sur le traitement de diverses maladies , où il suit l'ordre que Timée de Guldenklée a observé dans sa Medecine Pratique ; c'est-à-dire , qu'il commence par les maladies de la tête , qu'il continue par celles de la poitrine , & par celles du bas ventre , & qu'il finit par celles qui attaquent indifferemment toutes les parties du corps. Nous ne scaurions donner des exemples de tous ces articles , nous nous contenterons de rapporter ce que dit l'Auteur sur un Enfant attaqué de la petite verole. Voicy le cas , comme il le propose: Un Enfant de six ans se plaint d'une douleur de tête ; ses yeux sont larmoyans , le pouls est prompt , le corps est plein de chaleur , la soif est grande , la toux presse : Quand on luy demande où il sent du mal ? il répond que c'est au dos : au reste , il éternue souvent ; & dès à présent , qui est le troisième jour de sa maladie , il a le corps rempli de rougeurs qui ressemblent à des morsures de puces. Voila le cas ; voicy la resolution. La douleur du dos , l'humidité des yeux , l'extrême soif , & tous les autres accidens qu'on vient de rapporter , sont des signes de petite verole. La petite verole a deux causes , l'une essentielle , & l'autre occasionnelle. La cause ma-

terielle de la petite verole , dit notre Auteur , est une partie du lait que l'enfant a succé dans le ventre même de sa mère , en sorte que ce lait s'est arrêté dans quelque vaisseau obstrué , & y a contracté de la malignité : la cause occasionnelle est tout ce qui est capable de réveiller ce lait corrompu , de le faire sortir de l'endroit où il est caché , & de le mêler dans la masse du sang : car si-tôt qu'il y est mêlé , les parties chyleuses du sang se séparent les unes des autres , & deviennent acres , de douces qu'elles étoient ; en sorte qu'étant poussées à la superficie du corps , elles rongent les extrémités des vaisseaux sanguins , puis déchirant les fibres cutanées , produisent des pustules. Cette maladie est très dangereuse , car quelquefois elle se tourne en pleuresie , & quelquefois le sang venant à s'arrêter dans les organes de la respiration , cause une suffocation qui tuë subitement. Outre cela , il arrive quelquefois que lors que la fievre est passée , & que le malade paroît hors de danger , il survient une nouvelle fievre qui l'emporte.

Pour ce qui regarde le traitement de cette maladie , le premier soin du Medecin , lors qu'elle ne paroît pas encore , est de bien examiner les signes qui ont coutume de l'annoncer. Les principaux sont , la douleur du dos , les éternuemens , les yeux larmoyans , & la toux. Cette maladie a beaucoup de rapport avec les fievres lymphatiques. Aussi l'on remarque , que lors que dans la petite verole , le malade crache beaucoup , il guerit infailliblement. Quand le Medecin s'est assuré que la maladie , pour laquelle on l'a appellé , est la petite verole , il doit employer ses soins pour garantir les yeux , la gorge , & les intestins : il doit bien se garder , avant le cinq ou sixième jour , de donner des sudorifiques , ni aucun medicament qui pousse trop. Et après le neuvième jour , il peut donner des remedes salins , febrifuges , à cause de la nouvelle fievre qui a coutume de survenir alors. Cette maladie demande tant de prudence de la part des Medecins , dit notre Auteur , qu'il y en a très peu qui s'y prennent comme il faut : Timée de Guldenklée , ajoute-t-il , a prescrit dans sa Pratique les meilleurs remedes pour la guerir ; & on peut suivre sa methode avec sûreté , surtout dans ce qui regarde le régime de vivre. Ceux qui dans un

âge avancé ou la petite verole , meurent la plûpart en phrenesie : c'est pourquoy à ces sortes de malades , loin d'augmenter la chaleur du sang , il faut plutôt la moderer.

Après ces reflexions , l'Auteur prescrit les remedes necessaires pour l'Enfant dont nous venons de parler. Ensuite , il fait des observations generales , qu'il n'est pas inutile de rapporter ici. 1°. Le neuvième jour de la petite verole , il faut donner de la teinture de Besoard : elle resiste à la fievre , qui a coutume de survenir le onzième jour , & dont plusieurs meurent.

2°. Quand la petite verole prend dans l'un des six derniers mois de l'année , elle ne laisse jamais de trous sur la peau.

3°. Plus l'enflure du visage & des mains perseverer , & plus le signe est favorable : mais si cette enflure vient à se dissiper promptement , & que le malade cesse de cracher , il ne faut attendre que la mort.

4°. Si le malade urine du sang , ou qu'il y ait suppression d'urine , la mort n'est pas moins assurée.

5°. Dans les commencemens de la petite verole , le grand remede est de s'abstenir d'en faire jusqu'au quatrième jour , se contentant seulement de tenir le malade dans une chambre chaude , & dans un lit bien clos.

Pour ce qui est des Remarques que M. Waldschmidt nous donne icy sous le titre de *Monita Medico-Practica* , ce sont des maximes courtes , en forme de sentences ou d'aphorismes , les quelles contiennent bien des choses importantes pour le traitement des maladies. Nous en rapporterons un Exemple sur la pleuresie.

Si le sang qu'on tire dans la pleuresie se fige d'abord dans les palettes , c'est une marque que la saignée doit être reiterée : mais en la reiterant , il faut tirer peu de sang chaque fois.

Quand la pleuresie est maligne , le plus sûr est de ne point saigner , quoy que quelquefois , dit-il , on soit constraint d'accorder quelque chose à la coutume.

Purger un pleuretique , c'est le mettre en danger de mort.

Luy donner à boire froid , c'est encore le jeter dans le peril.

Les sudorifiques doux sont capables , sans le secours d'aucun autre

autre remede, de guerir entierement la pleuresie. Le Diaphoretique mineral, par exemple, peut suffire tout seul. Nous remarquerons que ce que dit icy notre Auteur, est conforme au sentiment des meilleurs Praticiens: on peut voir là-dessus l'Extrait que nous avons donné des Oeuvres de M. de Mayerne, dans le xxii. Journal de 1702. on y verra qu'un pleuretique, pour avoir pris seulement dix grains de Diaphoretique mineral fait selon la préparation D. Hartman, cracha dès le lendemain plusieurs livres de pus.

Les Remedes où entre l'opium, peuvent être dangereux dans la pleuresie, & il ne faut pas s'y fier.

L'operation de l'empyeme est fort vantée pour tirer le pus de la poitrine: mais qui est-ce, dit M. Waldschmidt, qui oseroit tenter une operation si douteuse?

Celuy qui scait guerir l'inflammation qui est à une partie, scait guerir toutes les autres.

Voila ce que notre Auteur remarque sur la pleuresie. Pour ce qui est des Notes de l'Auteur sur la Chirurgie de Barbette, elles ne regardent pas seulement la Theorie, mais on y trouve encore diverses formules de remedes, pour guerir les maladies qui sont du ressort de la Chirurgie.